Sophie Castillo

TIME

Nouvelle-Orléans, États-Unis, 1860

Le cri résonna entre les murs, brisant le silence de la maison de maître en bois blanc. La chaleur rendait les visages moites, l'esclave postée devant une imposante porte à l'étage tapota son front avec son mouchoir sale, avant de le dissimuler de nouveau dans son décolleté. À peine les gouttes s'étaient-elles écrasées sur le tissu que d'autres revinrent, en nombre. Un autre cri, si intense qu'il manqua de lui transpercer les tympans, retentit, suivi d'un fracas indescriptible. Des ordres s'élevèrent par-dessus le brouhaha et des bruits de pas leur succédèrent.
L'esclave se leva précipitamment de la petite chaise en bois sur laquelle elle avait pris place au moment où la porte s'ouvrit avec force. Elle eut tout juste le temps de reconnaître la frêle silhouette de Lucille, l'esclave personnelle de la Maîtresse, avant que celle-ci ne descende les escaliers, des linges pleins de sang sur les bras. Les choses semblaient empirer.
Elle entendit d'autres ordres. Un troisième cri, lancinant, les surpassa tous. Elle se boucha les oreilles. Lucille revint avec des chiffons propres puis, sans lui accorder un regard, referma la porte.
Quand le bruit s'évanouit enfin, l'esclave vit les deux enfants recroquevillés à l'angle du couloir. Témoins de leur angoisse, leurs yeux écarquillés se posèrent sur la femme noire. Cette dernière hésita. Devait-elle leur dire quelque chose, alors qu'on lui avait ordonné de rester derrière cette porte sans un mot ?
Quand un ultime hurlement se fit entendre puis mourut aussi vite qu'il avait commencé, elle décida que c'était le mieux à faire et s'approcha des deux silhouettes.
— Qu'est-ce qui se passe, Diane ? demanda la plus jeune des enfants, d'une voix fluette étreinte par la peur.
— Retournez dans chambres, petites maîtresses, répondit cette dernière dans son anglais approximatif. Vous devez pas être là.
Ses bras épais moulinèrent en direction de la porte tout près.
— Pas rester, insista-t-elle. Attendre.
L'aînée des fillettes sembla comprendre la gravité de la situation. Elle prit la main de sa petite sœur et hocha la tête en direction de Diane, qui s'empressa de retourner à sa place. Elle entendit l'huis se refermer et poussa un soupir de soulagement.
À l'intérieur de la seconde chambre, la plus grande, celle de la Maîtresse, on ne percevait plus que des murmures, et des bruits de pas précipités.
Enfin, alors que Diane s'épongeait le front une nouvelle fois, des pleurs remplacèrent le reste. L'esclave essuya ses larmes. Ils avaient réussi.

En bas, la porte d'entrée s'ouvrit et des hommes arrivèrent en courant à l'étage.
Diane s'inclina respectueusement devant le jeune Maître. Ce dernier ne lui prêta pas la moindre attention. Ses petits yeux noirs, qu'elle avait toujours connus froids, reflétaient son inquiétude. Il avait dû recevoir la missive envoyée par Leonard, l'esclave qui se chargeait de la communication entre la maison et les champs de

coton. Les traces de boue qu'il laissait derrière lui rappelèrent la dangerosité du sol marécageux autour du terrain.
Il entra dans la chambre de la Maîtresse au moment où Lucille enveloppait le bébé trempé, mais propre, dans ses langes. À côté d'elle, la bassine qui avait servi à le baigner s'était teintée de rouge.
Son regard se posa ensuite sur son épouse, gisant dans les draps aussi pourpres que l'eau. Deux sages-femmes se relayaient à son chevet, mais leur visage était fermé.
Quand il comprit, il tomba à genoux auprès de la défunte. Des larmes inondèrent ses paupières closes et glissèrent sur ses joues froides. Sans un mot, les esclaves se retirèrent silencieusement, laissant le pauvre homme à sa peine.

Diane remit de nouveau de l'ordre dans ses vêtements devenus trop grands, et essuya ses pommettes humides.
Plus d'un an après la mort de sa Maîtresse, tout avait changé. On avait envoyé les enfants chez leur tante, au Texas, quand le dernier-né, affaibli par la prématurité, avait rejoint sa mère dans l'autre monde. Depuis cette seconde perte, le Maître s'était endurci, son cœur aussi. Devenu cruel, il châtiait sans la moindre émotion, tuait parfois même sans raison.
Diane avait pris sa décision. Ces coups de fouet qui avaient mordu sa chair seraient les derniers. Elle fuirait, ou bien mourrait, mais elle ne pouvait plus rester.
Cela faisait des semaines qu'elle préparait son évasion. Elle mémorisait les déplacements du Maître, son emploi du temps, ses habitudes, mais aussi celles de ses hommes. Elle avait aménagé une cache sous le plancher de l'ancienne chambre des enfants, avec un peu de nourriture et quelques pièces d'argenterie qu'elle avait pu subtiliser en cuisine.
Ce soir, sa vie allait changer.
Elle termina d'épousseter l'antique boîte à bijoux et la remit à sa place. Elle ne voulait rien prendre à une morte, cela portait malheur, mais si quelqu'un méritait qu'on le vole, c'était bien le Maître.
Le cœur rongé par la terreur, Diane se dirigea sur la pointe des pieds vers la seconde table de chevet, de l'autre côté du lit. L'intendante n'allait pas tarder à venir inspecter son travail.
Elle ouvrit doucement le tiroir. Ses yeux se posèrent sur un écrin de velours noir.
À l'intérieur, une montre à gousset ouvragée se refléta dans le blanc de son regard. Elle hocha la tête, et cacha le tout dans son décolleté avant de refermer le compartiment et de quitter la chambre.